



Interview, Vincent Costet, RTN

Révérien Rurangwa*

«Fermez-vous les yeux si je vous montre le visage du génocide?»

«Comment m'avez-vous reconnu?» Posée par un survivant du génocide tutsi au Rwanda, le visage barré d'énormes cicatrices, la question semble à priori inutile, dépouillée de sens. Elle est peut-être simplement censée arracher un sourire, et rendre la poignée de mains initiale moins moite. Visiblement, le personnage a l'habitude de ces premiers instants où le regard de l'autre tente désespérément de fuir. D'éviter de croiser l'œil gauche, arraché par la lame des Hutus. Le bras gauche aussi a été arraché. Mais ce corps, survivant d'une famille de 43 personnes massacrées à coups de machettes et de lances, ce corps retrouvé trois semaines plus tard par la Croix-Rouge, agonisant sur un tas de cadavres, ce corps aurait pu, comme tant d'autres carcasses, rester anonyme. Il parle, pourtant: «Ils m'ont tué, moi et toute ma famille, sur une colline du Rwanda en avril 1994. J'avais quinze ans. Je ne suis pas mort», peut-on lire sur la couverture de l'ouvrage «Génocidé». Son auteur s'appelle Révérien Rurangwa. Osez-vous tourner la page sans jeter sur lui un seul regard?

Le soir se couche sur La Vue-des-Alpes. Autour de la soupe, l'ambiance s'est réchauffée. Révérien allume une cigarette...

Révérien, comment supportez-vous le fait que, avant même de vous «entendre» répondre à la première question, certains lecteurs se sont déjà détournés, par peur peut-être, ou pire, par indifférence?

Je préfère penser à tous ceux qui lisent encore! Si une seule personne sur mille est à l'écoute, c'est déjà une grande victoire. Y penser me donne de la force pour continuer à me battre.

Pourquoi continuer à se battre?

Vous voulez dire que j'aurais survécu par miracle à l'horreur, tout ça pour finalement ne rien dire? Non... D'un point de vue moral, c'est intenable. J'accomplis mon devoir de mémoire. C'est mon devoir. Je suis prêt à témoigner à tout prix, même si transmettre le message doit me coûter la mort.

La vie, vous voulez dire?

Vous savez, je vis entre deux mondes. Celui où l'on jubile. Et l'autre. Celui des cauchemars.

D'autres que vous ont choisi d'occulter leur passé. Publiquement, en tout cas...

Je peux comprendre qu'ils aient envie d'exister, de vivre. Mais ils sont faibles. C'est de la faiblesse. Ne rien dire, ne rien faire... Pour moi, cette attitude est terriblement égoïste.

«Mon nez, qui n'est plus rattaché que par un bout de narine, pendouille devant ma bouche. Sibomana change de machette. [...] Il frappe de nouveau au visage et le métal recourbé m'arrache l'œil gauche.» Ce passage de votre livre est d'une atrocité inouïe...

Je vous l'ai dit, je suis prêt à témoigner à n'importe quel prix. Que pèse ma dignité par rapport à tout ça? D'ailleurs, je ne dis pas tout... Par souci de vraisemblance. Les gens ne me croiraient pas. Beaucoup m'ont avoué ne pas avoir pu continuer la lecture.

Que ressentez-vous en ce moment, comme à chaque fois que vous remuez tout ça?

(Silence) Angoisse, tristesse, manque, haine... Ca fait très mal. Au fond, je peux parfaitement mettre des mots sur ce que j'ai vu. Mais décrire ce que j'ai ressenti... (silence) Ce que j'ai ressenti, cette haine que tu gardes au fond du cœur, c'est plus fort que tout, plus fort que l'horreur. Il n'y a pas de mots. Les livres qui traitent des génocides ne parviennent pas à mettre un nom sur les choses les plus horribles. Entre moi et le lecteur, il y a un gouffre.

Je vous repose la question: pourquoi continuer à se battre?

Après l'holocauste, on a dit: « Plus jamais ça.» Mais ce ne sont que des paroles. J'aimerais réveiller les gens qui dorment. Le pire peut arriver ici aussi, en Suisse! Et puis je me bats aussi pour moi! Regarder en arrière n'est pas uniquement destructeur. Peu à peu, je me relève, je grandis. Je dois continuer à lutter contre les Hutus. Moi qui titubais à leur rencontre pour les supplier de m'achever, aujourd'hui je veux qu'ils me voient debout. Les miens continuent de vivre en moi.

Vous engager un jour sur le chemin du pardon, vous l'envisagez?

Comment voulez-vous pardonner l'impardonnable? Ce sont nos voisins qui du jour au lendemain nous ont massacrés. Ce qu'ils ont fait est impardonnable.

J'imagine que vous rêvez de pouvoir enfin témoigner librement, un jour...

Evidemment! A ce propos, plus de 200 lettres ont été envoyées à Christoph Blocher, le chef du Département fédéral de justice et police. Elles sont restées sans réponse. Une dame de 77 ans m'a même proposé un mariage « blanc »! J'ai refusé. Je ne veux pas tricher. Je veux que la Suisse reconnaisse mon statut de victime.

Votre livre a déjà été vendu à plus de 20'000 exemplaires...

Oui, il a même été traduit en suédois et en japonais (sourire). «Génocidé» m'a demandé huit années de travail, qui ont failli être anéanties en une seconde par l'informatique. Deux jours après avoir envoyé mon texte à l'éditeur, mon ordinateur a expiré. Je n'avais effectué aucune sauvegarde. Toutes ces frayeurs parce que j'avais renversé un peu de coca sur le clavier. Du coca... » /vco

* Révérien Rurangwa a survécu au génocide tutsi de 1994 au Rwanda. Il est l'auteur de «Génocidé», ouvrage paru en avril 2006, largement médiatisé dans l'espace francophone et vendu à plus de 20'000 exemplaires. Hébergé à La Vue-des-Alpes (NE), il se bat pour obtenir l'asile en Suisse, un statut qui lui permettrait de témoigner plus largement de son expérience du génocide.

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.